

La Semaine Religieuse

DE MONTREAL

Sommaire

I Annonces, titulaires et ordo des fidèles. — II Officiel : confrérie du Saint-Rosaire — III Bénédiction de cloche. — IV La puissance de la mission. — V Mes souvenirs. — VI VII Aux prières. — VIII Profession religieuse. — IX Messes pour les défunts. — X Bibliographie.

ANNONCES DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE MONTRÉAL

Dimanche, le 12 novembre

Dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, on annonce l'anniversaire de l'élection de l'évêque. J. S.

TITULAIRES DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE MONTRÉAL

Dimanche, le 26 novembre

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Fête du titulaire de Saint-Léonard-de-Port-Maurice ; solennité de ceux de Sainte-Elisabeth (Joliette), de Saint-Félix, de Saint-Edmond, de la Présentation (Dorval), de Saint-Colomban, de Saint-Clément, et, par anticipation, de Saint-André (Argenteuil).

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE. — Solennité des titulaires de la Présentation et de Sainte-Cécile.

DIOCÈSE DE SHERBROOKE. — Solennité des titulaires de Saint-Edmond (Coaticook), de Sainte-Cécile (Whitton), et, par anticipation, de Saint-André (Sutton Flat).

DIOCÈSE DE VALLEYFIELD. — Solennité des titulaires de Sainte-Cécile (Valleyfield) et de Saint-Clément (Beauharnois). J. S.

ORDO DES FIDÈLES

Dimanche, le 12 novembre

10 DANS TOUTES LES ÉGLISES DU DIOCÈSE DE VALLEYFIELD, ET DANS LES SEULES ÉGLISES CONSACRÉES DU DIOCÈSE DE MONTRÉAL, Fête de l'ANNIVERSAIRE DE LA DÉDICACE, 1e cl. ; mém. du 25e dim. après la Pent. (5e après l'Epiph.) ; évang. du 5e dim. à la fin. — Hs vèpres de la Dédicace ; mém. de S. Didace (du 13) et du dim.

20 DANS LES ÉGLISES NON CONSACRÉES DU DIOCÈSE DE MONTRÉAL ET DANS LES DIOCÈSES DE ST-HYACINTHE ET DE SHERBROOKE, Messe du dim. *semi-double* ; introit *Dicit Dominus* du 23e dim. après la Pent., (oraison, épître et évang. du 5e dim. après l'Epiph.) ; mém. de S. Martin (du 12) 3e orais. *A cunctis*. — Vèpres du dim. *semi-double* ; mém. de S. Didace (du 13) de S. Martin (du 12) et suffrages. J. S.

OFFICIEL

CONFRÉRIE DU SAINT-ROSAIRE



GR l'archevêque avait consulté, il y a déjà longtemps, sur ce qu'il y aurait à faire pour se conformer à la direction donnée par Sa Sainteté Léon XIII, dans la constitution *Ubi primum*, du mois d'octobre 1898, relative aux confréries du Saint-Rosaire.

D'après la réponse que Sa Grandeur vient de recevoir, il faut un nouveau diplôme signé par le Maître général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs pour toutes les confréries du Rosaire, qui ont été érigées par décret épiscopal, sans l'intervention des Dominicains.

En conséquence, MM. les curés et MM. les chapelains de communauté sont priés de s'assurer par qui les confréries du Rosaire, existant dans leur église ou chapelle, ont été érigées. Et dans le cas où elles ne l'auraient pas été en vertu d'un diplôme signé par le Maître général des Dominicains, ils voudront bien indiquer, par écrit :

1o Le nom de la paroisse et du patron de l'église où la confrérie du Saint-Rosaire a été ainsi érigée ;

2o Quelle date porte le décret d'érection, signé par l'Ordinaire.

Mgr l'archevêque s'adressera ensuite lui-même au couvent des Dominicains de Saint-Hyacinthe pour obtenir les lettres patentes requises.

Ces lettres patentes reçues, aucune cérémonie ne sera nécessaire pour que la confrérie soit régulièrement établie. Il suffira de noter dans les archives qu'elles ont été accordées par le Maître général des Dominicains, à telle date.

Il y aura quelque chose à donner pour chaque diplôme. On est prié de s'entendre à ce sujet avec les Pères Dominicains de Saint-Hyacinthe.

On voudra bien adresser, le plus tôt possible, les indications demandées à

M. l'abbé EMILE ROY, *chancelier*.

Archevêché de Montréal.

Bénédictio de cloche



Une nouvelle cloche de l'église de Saint-Clément-de-Viauville sera bénite le 12 du courant, à 3 heures de l'après-midi. Cette cérémonie sera présidée par Mgr l'archevêque. M. le curé de Saint-Clément y invite cordialement le clergé et les fidèles.



DANS
sim
Moi
acte la fin de
cœurs s'élever
qui obtiendra
par les accent
sera plus unar
La mission
on tend des la
la chasse à cor
François, les e
de Marie-Imme
zèle, de leur d
jours d'admiral
lutte, ils entre
comme autant
prières ardentes
de munitions sp
naît, parmi ceu
sont le foyer de
comparables qui
les cœurs les plu

La puissance
Dieu annoncée p
mais simple, fra
n'a-t-on pas enter
jusqu'à l'excès p
réjouir d'entendre
simple et vraiment
mission donnée de
disait à son amie :
carême des année
ne comprenais rien

LA PUISSANCE DE LA MISSION

DANS quelques semaines, une grande mission sera donnée simultanément dans toutes les paroisses de la ville de Montréal. Mgr l'archevêque a voulu marquer par ce grand acte la fin de ce siècle expirant. Heureuse inspiration ! De tous les cœurs s'élèvera vers le trône du roi des siècles un long cri de repentir qui obtiendra miséricorde, et l'aurore du siècle nouveau sera saluée par les accents d'une prière d'autant plus agréable à Dieu qu'elle sera plus unanime, et qu'elle sortira de cœurs plus purs.

La mission est une chasse aux âmes, non pas une petite chasse où l'on tend des lacets, où l'on reste à l'affût, mais c'est la grande battue, la chasse à cor et à cris. Les fils de saint Dominique et de saint François, les enfants de saint Ignace et de saint Alphonse, les oblats de Marie-Immaculée multiplieront les efforts de leur piété, de leur zèle, de leur dévouement, et se montreront comme partout et toujours d'admirables apôtres ; et tandis que, combattants de haute lutte, ils entreront vaillamment dans l'arène, les âmes pieuses, comme autant de "sous-missionnaires," organiseront, par leurs prières ardentes, tout un service de ravitaillement, de subsistances et de munitions spirituelles. La puissance des missions ! qui ne la connaît, parmi ceux qui en ont prêché ou qui y ont pris part ? Elles sont le foyer de grâces absolument exceptionnelles, de secours incomparables qui éclairent les esprits les plus obstinés et touchent les cœurs les plus endurcis.

* * *

La puissance de la mission, elle est la puissance de la parole de Dieu annoncée plusieurs fois chaque jour sous une forme digne, mais simple, franche, énergique et à la portée de tous. Que de fois n'a-t-on pas entendu des hommes et des femmes du monde, sévères jusqu'à l'excès pour les prédications même les plus brillantes, se réjouir d'entendre la parole des missionnaires, parce qu'elle est simple et vraiment apostolique. Au sortir du premier sermon d'une mission donnée dans une grande ville, une bonne femme du peuple disait à son amie : " Eh bien ! ce n'est pas cette année, comme au carême des années précédentes. Jusqu'ici c'était très beau, mais je ne comprenais rien ; aujourd'hui j'ai tout compris et c'est encore

plus beau." Les prédications d'une mission ne sont point, pour employer les expressions de Bossuet, " un divertissement de l'esprit. " Pendant la mission, la prédication aura une puissance particulière, parce que les missionnaires dispersés dans toutes les églises de la ville pourront redire après saint Paul : " Nous sommes venus vers vous pour vous annoncer l'évangile de Jésus-Christ, nous n'y sommes point venus avec les discours élevés de l'éloquence et de la sagesse humaines, car nous faisons profession de ne savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. " Le Père Lacordaire a dit : " La parole est de l'air mis en mouvement ; mais quand l'âme y entre elle devient éloquence, justice, vérité et puissance. Que sera-ce quand Dieu s'y met. " Pendant la mission, les grandes vérités de la religion prêchées avec l'éloquence d'un cœur passionné pour le salut de ses frères font toujours une impression profonde, parce que dans cette parole il y a une âme et il y a Dieu. Au sortir d'un sermon sur la grandeur du titre du chrétien, un brave homme tout ému ne savait que dire : " Cela fait du bien. " Et beaucoup d'autres le pensaient qui ne le disaient pas. Or c'est cette parole " qui fait du bien " qui va retentir dans toutes les chaires de Montréal, pour aller éveiller dans les cœurs ces émotions qui nous rendent toujours meilleurs.

*
* *

La puissance de la mission, elle est dans cette force cachée, intime, mystérieuse, mais incontestable qui dès le premier jour saisit les âmes, s'introduit dans toutes les demeures, frappe à la porte de tous les cœurs et s'impose peu à peu à tout un peuple. Quand les cloches appellent les foules à ces saintes assemblées, quand s'animent les rues qui conduisent à la maison de Dieu, ces paroles se répètent partout : " C'est la mission ! c'est la mission ! " Et alors tous sentent passer en leur âme une émotion pieuse, salutaire et puissante qui bientôt les conduira jusqu'au pied de la chaire sacrée, jusqu'au tribunal du pardon et jusque dans les bras du Père céleste qui les appelle et qui les attend. Pendant la mission, on dirait qu'il y a dans l'air un de ces courants de la grâce qui va à toutes les âmes, pour les mettre en vibrations communes ; c'est comme une télégraphie sans fils qui fait que toutes les généreuses inspirations se communiquent. Sous la mystérieuse et bienfaisante influence de cette grâce divine, les cœurs qui, auparavant, se resserraient sous les

vents glacés
de la confian

La puissan
Combien de c
touchés en v
les entourent
constatant p
recueillement
émouvants, e
reux dans ces
du bon exemp
qui en temps
a perdu tout s
tude des enfan
blement à la n
ment le pardon
mission cette
qu'à l'impatien
missionnaire q
donnée à Mars
fessionnaires. "
vingt-cinq ans
après moi, disa
venu depuis ma
C'était à se c
combats du rep
pugilat. Deux
l'église Saint-Vi
dernière venue
giques protestat
rencontrent. La
" Tu as de la ch
gare à toi, ça
Cannebière, n'es
atelier : " Tu ir
veux faire comm
veux pas aller e

vents glacés du péché, se dilatent pour respirer les brises enivrantes de la confiance, du pardon et de l'amour.

* * *

La puissance de la mission, elle est dans la force du bon exemple. Combien de chrétiens indifférents et même hostiles sont éclairés et touchés en voyant la bonne volonté et l'empressement de ceux qui les entourent ! Combien sont ébranlés et entraînés en apprenant ou constatant par eux-mêmes que les églises sont remplies, que le recueillement est parfait, que les chants, exécutés par la foule, sont émouvants, et arrivent ainsi à être les plus fidèles et les plus heureux dans ces grandes manifestations de la foi. Cet entraînement du bon exemple bat en brèche le respect humain. Le démon muet, qui en temps ordinaire tient tant de lèvres et tant de cœurs fermés, a perdu tout son empire ; et trop heureux de se joindre à la multitude des enfants demeurés fidèles, les prodiges retournent ostensiblement à la maison de leur père, tout joyeux de recevoir publiquement le pardon de leurs égarements. Quelle puissance donne à la mission cette contagion du bon exemple ! L'empressement va jusqu'à l'impatience. Ecoutez plutôt ces bons mots recueillis par un missionnaire qui prenait part, il y a deux ans, à la grande mission donnée à Marseille. Les Marseillais se disputaient l'entrée des confessionnaux. " J'ai le droit de passer avant vous, disait l'un, voilà vingt-cinq ans que je ne me suis pas confessé. " — " Vous passerez après moi, disait l'autre, j'ai cinquante-trois ans, et je ne suis pas venu depuis ma première communion. "

O'était à se croire revenu au temps de la confession publique. Ces combats du repentir impatient menacèrent parfois de tourner au pugilat. Deux femmes des halles entrent presque ensemble dans l'église Saint-Vincent-de-Paul pour se confesser. Très audacieuse, la dernière venue usurpe les droits de sa compagne et, malgré d'énergiques protestations, arrive bonne première. Le lendemain, elles se rencontrent. La victime montrant le poing à sa triomphante rivale ; " Tu as de la chance, dit-elle, que je sois en état de grâce ; mais gare à toi, ça ne durera pas ! " Cette scène est bien digne de la Cannebière, n'est-ce pas ? Et cette autre parole entendue dans un atelier : " Tu iras te confesser, toi ? — Oui j'irai me confesser, je veux faire comme ceux qui valent mieux que moi ; et puis je ne veux pas aller en enfer : " On y a trop soif. " Le motif de la con-

version n'appartient pas, sans doute, à l'ordre des motifs de la contrition parfaite ; mais j'aime à croire que l'exhortation du confesseur y aura glissé l'indispensable commencement d'amour de Dieu. La mission est puissante à cause des bons exemples qui entraînent ceux qui résistent, encouragent ceux qui hésitent, soutiennent ceux qui craignent de suivre jusqu'au bout leurs bonnes inspirations. A coup sur, à Montréal, les dépositaires, à un degré quelconque, de l'autorité publique, les parents, les maîtres et les maîtresses de maison, les négociants, les patrons et les chefs d'atelier auront à cœur, pendant ces jours bénis, d'exercer dans toutes les limites possibles cette douce et salubre influence du bon exemple.

* * *

La puissance de la mission, elle est dans l'apostolat qu'exercent les âmes pieuses par leurs ferventes prières, leurs douces exhortations, leurs généreux sacrifices. Déjà cette croisade de prières est commencée dans le but d'appeler sur la mission de Montréal les bénédictions de Dieu. Quels auxiliaires puissants les missionnaires trouveront dans les prières d'une femme pieuse qui voudrait que la mission amenât à Dieu un mari trop longtemps éloigné de ses devoirs ; d'une mère qui pleure, comme Monique, sur les égarements d'un autre Augustin ; d'une sœur aimante qui voudrait arracher aux séductions du monde un frère que le torrent des passions entraîne ; d'un enfant qui voudrait faire revivre à la vie de la grâce ceux dont il a reçu la vie du corps. A ces prières viennent se joindre les supplications des religieux et religieuses qui du fond de leurs cloîtres lèvent leurs mains suppliantes pour assurer la victoire à ceux qui combattent dans la plaine. Pendant la mission, toutes ces prières monteront vers le ciel plus ardentes, accompagnées de plus de larmes, mêlées à de plus généreux sacrifices.

Sainte croisade dans laquelle les prières de l'innocence ne sont pas les moins puissantes ! Je parle de la puissance des enfants pour assurer le succès de la mission. Les missionnaires la connaissent bien, aussi avec quelle habileté savent-ils s'assurer leurs précieux concours et avec quel zèle ces petits " sous-missionnaires " s'acquittent de l'apostolat qui leur est confié ! Dans une mission, le prédicateur avait imposé aux enfants, moyennant une belle récompense, l'obligation d'amener chacun trois hommes. " Je ne le pourrai jamais, disait en se plaignant la petite fille, âgée de six ans d'un des meilleurs chrétiens de cette paroisse, je ne connais que mon papa et

mon frère,
bien tout
quatre à ar

Que de t
petite fille
nir du bor
paroisse. I
sant, se ser
mendier un
petit secret
s'excusait d
faim." Elle
ser ce qu'ell

Un petit
près de son
renouela c
qu'il fut viol
Dieu ne put
la mission u
ce malheure
la plus douc

Mais la plu
ment du Cœ
ces jours bén
un culte part
du diocèse, q
grande joie d
de grâce et
réal a si long
toujours cou
avec tendress
choix en fave
tous les cœur
entonneront
O Dieu, comm
bienfaits de la

mon frère, et encore je n'ai pas besoin de les amener, ils viendront bien tout seuls." Une de ses compagnes lui répondit : " J'en ai quatre à amener, moi : je t'en prêterai un. "

Que de traits de ce genre les missionnaires pourraient citer ! Une petite fille avait pris la résolution de jeûner chaque jour pour obtenir du bon Dieu l'heureux succès d'une mission, prêchée dans sa paroisse. Le lundi, elle tint bon ; mais le lendemain, la pauvre enfant, se sentant sur le point de défaillir, s'en vint vers dix heures mendier un peu de pain à la sœur de classe. La faim lui arracha son petit secret, et d'une voix étouffée de gros sanglots, comme si elle s'excusait d'un crime, elle dit : " Je ne savais pas que j'aurais si faim. " Elle n'a pu tenir sa promesse, mais Dieu, lui, pouvait-il refuser ce qu'elle demandait en retour de son sacrifice ?

Un petit garçon avait pris tellement à cœur son rôle d'apôtre auprès de son père qu'en dépit des brutales répliques de celui-ci, il renouvela courageusement ses instances et les renouvela tellement qu'il fut violemment frappé par ce père dépourvu de cœur. Le bon Dieu ne put tenir devant les larmes de cet enfant ; et avant la fin de la mission une grâce de choix venait frapper à la porte du cœur de ce malheureux père, et sa conversion inespérée était pour son enfant la plus douce récompense et la plus grande joie.

* * *

Mais la plus merveilleuse puissance de la mission viendra certainement du Cœur adorable de Notre-Seigneur. Ce Cœur sacré, pendant ces jours bénis se laissera toucher en faveur d'une ville qui lui a voué un culte particulier. Pourrait-il ne pas accorder au premier pasteur du diocèse, qui a tant à cœur la propagation de cette dévotion, la grande joie de voir tout son peuple empressé à profiter de ces jours de grâce et de salut. Marie, l'auguste Vierge dont la ville de Montréal a si longtemps porté le nom, Marie dont le " Bon Secours " a toujours couvert de sa protection cette ville privilégiée, s'inclinera avec tendresse vers son Fils bien aimé et en obtiendra des grâces de choix en faveur des habitants de Ville-Marie ; et à la fin de la mission tous les cœurs débordant de joie, de reconnaissance et d'amour entonneront l'hymne du triomphe, le chant de l'action de grâces : O Dieu, comment pourrons-nous jamais assez vous louer pour les bienfaits de la mission.

" Te Deum laudamus. "

FR. M. BERNARD, O. C. R.

MES SOUVENIRS

(Pour la *Semaine religieuse*)

JE ne connus jamais mon père. Tout ce que j'appris de lui, c'est qu'il naquit à Saint-Hyacinthe ; qu'il passa au collège de cette ville quatre ou cinq ans ; qu'après avoir été cultivateur à Sainte-Rosalie, il alla demeurer à Richmond dans les Etats-Unis ; que là, il trouva, en travaillant dans une manufacture de meubles, une mort bien pénible et bien douloureuse. Sa famille eut la consolation de savoir que le prêtre l'avait assisté à ses derniers moments et qu'il dut cette faveur à son patron, qui, bien que protestant, alla quérir à trois reprises le ministre de Dieu.

A l'hôpital de Montréal, où à l'âge de deux ans je fus reçue comme orpheline grâce à la protection de la révérende mère Pagé, une parente de ma famille, s'écoulèrent dans la paix et le bonheur six années de mon enfance. Qu'elles furent bonnes pour moi, ces saintes filles du sacrifice et de l'abnégation ! Le souvenir de leur dévouement à mon égard m'a suivi partout. Je n'oublie jamais ces religieuses dévouées ; et si je retrouve dans ma vie des moments de joie, c'est bien ceux qu'il m'est permis de passer en leur compagnie.

Dieu m'avait donné deux frères. Le dernier mourut en bas âge ; l'autre me suivit à l'Hôtel-Dieu. Sans trop pouvoir nous expliquer comment nous nous trouvions frère et sœur, nous nous aimions tous deux tendrement. Les heures du dimanche nous paraissaient les plus courtes, parceque nous les passions ensemble. Dans ces entretiens, nous nous échangeions souvent les friandises que nous avions reçues dans le courant de la semaine, et nous nous racontions ces mille et un petits détails qui venaient faire diversion dans la vie monotone menée là-bas.

Un jour, il fallut nous séparer. Lui alla à Terrebonne commencer ses études, pour les continuer ensuite après l'incendie du collège chez les Jésuites de Montréal. Sa voix était remarquablement belle. On m'amena, moi, chez une sœur de mon père, mariée et demeurant à Saint-Hyacinthe. Je retrouvai, dans ce foyer, de véritables parents fert à l'aise et qui négligèrent rien pour me donner une bonne éducation. Leur

esprit de foi
autres petite
entre toutes
Benjamin d
siens, restai

Rien ne n
enfants, se
chant ; tout
de me récré
ne pouvait s'
demeurait tr
je, qu'on ne
une mère au
me l'a-t-on j
l'aurait dit, c
ces sentimen
voyais d'autr

J'étais dan
me donna cor
intégralemen
phrases peu
précieux pou

Très ch

Depuis lon
mer de ma pe

Quand je di
fois que je l'ai
maintenant, l

Vous ne po
savoir que j'ai
de moi, sans
depuis longter
rares. Aujourd'
résister.

Je suis dans
mais au moins
lation qui cont
qu'une mère q

esprit de foi et de charité leur fit d'ailleurs accepter plusieurs autres petites orphelines comme moi. Mais j'étais la préférée entre toutes ; sans doute parce que le souvenir de mon père, le Benjamin de la famille, mort si tragiquement et éloigné des siens, restait plus profondément gravé dans leurs cœurs.

Rien ne manquait à mon bonheur ; joies innocentes, plaisirs enfantins, soirées agréables, veillées de famille, musique, chant ; tout cela était ménagé et fait en vue de me distraire et de me récréer. Il y avait cependant un coin de mon cœur qui ne pouvait s'épanouir au milieu de ces divertissements, et qui demeurait triste quand même. « Comment se fait-il, me disais-je, qu'on ne me parle jamais de ma mère ? Avais-je une mère, une mère aussi bonne que celle des autres ? Pourquoi donc ne me l'a-t-on jamais fait connaître ? Si elle était morte, on me l'aurait dit, comme on m'a appris la mort de mon père ? » Tous ces sentiments se réveillaient en moi principalement lorsque je voyais d'autres enfants goûter les joies maternelles.

J'étais dans ma dix-huitième année, lorsqu'un de mes oncles me donna communication de la lettre suivante. Je la transcrivis intégralement ; ma piété filiale se refuse à rien retrancher de ces phrases peu littéraires à la vérité, mais remplies de souvenirs précieux pour moi.

Woonsockett, R. I., le 9 décembre 1877.

Très cher beau-frère,

Depuis longtemps déjà je voulais vous écrire pour m'informer de ma petite Emma.

Quand je dis « ma petite Emma », c'est parce que, la dernière fois que je l'ai vue, elle était encore enfant. Elle doit être posée maintenant, la chère enfant.

Vous ne pourriez vous imaginer combien je m'ennuie de savoir que j'ai des enfants que j'aime et de les sentir si éloignés de moi, sans en savoir aucune nouvelle. J'aurais déjà écrit depuis longtemps, mais ici les personnes obligeantes sont si rares. Aujourd'hui l'ennui me surmonte tellement que je ne puis résister.

Je suis dans l'impossibilité d'aller voir ces chers enfants ; mais au moins en recevoir des nouvelles me serait une consolation qui contenterait mon cœur maternel éploré. Il n'y a qu'une mère qui puisse concevoir les tourments que j'éprouve

quand je pense que mes enfants vivent et que je n'ai pas la joie de pouvoir leur parler.

Surtout mon Joseph, oh ! si je pouvais avoir le bonheur de le voir, il me semble qu'il me représenterait son pauvre père que j'ai tant aimé. Jamais l'ennui ne m'a rendue aussi malheureuse que dans ces derniers temps.

Si vous lui écrivez, dites-lui que sa pauvre mère s'ennuie de lui à mort et que s'il veut me rendre heureuse, il n'a qu'à me donner de ses nouvelles.

Dites à Emma qu'elle ait la complaisance, par pitié pour le cœur désolé de sa mère, de m'écrire aussi quelques lignes de sa main. J'éprouverais bien de la joie, si ma prière était exaucée.

Jamais je n'oublie ces chers enfants dans mes prières du soir et du matin, et continuellement je demande à Dieu de les conserver tous deux honnêtes et religieux.

Donnez-leur mon adresse et faites-leur savoir que je travaille aux manufactures de coton et que ma santé est assez bonne.

Cher beau-frère, vous devez comprendre l'amour maternel qui agite mon cœur. Aussi je compte sur votre obligeante bonté pour me donner au plus vite des nouvelles de mes chers enfants.

Votre belle-sœur dévouée,

PHILOMÈNE B.

Joseph et Emma désignés dans cette lettre, c'étaient mon frère et moi. Mon Dieu ! je recevais des nouvelles de ma pauvre mère. Quelle joie ! j'avais une mère comme les autres enfants. Cette mère je ne l'avais jamais vue, je ne la connaissais pas et cependant comme mon cœur battait fort à la lecture de ces lignes. Je riais ; je pleurais ; quelque chose d'indicible se passait dans mon âme. Cette mère inconnue ! il me semble que je ne l'en aimais que plus fortement. Je me la représentais, là-bas, sur une terre d'exil, gagnant péniblement sa vie dans une filature ; et moi qui ne manquais de rien, vivant selon mes fantaisies et mes caprices ; ma mère, portant dans ses vêtements, les insignes de la pauvreté et moi me parant souvent de belles toilettes. Ce contraste me fit verser d'abondantes larmes. Que de pensées hantèrent ce soir-là mon cerveau !

Désormais je n'eus plus qu'une idée : voir et connaître ma mère. Je lui écrivis souvent et j'en reçus autant de réponses

remplies d'... Cette écha... lut étouffer m'aimait, c... elle me voi... la société e... curer ces... aux dange... terre de séd

Cette ma... voir ma mè... ports furent... amère ; j'éta... gnait non sa... ton un peu... à ma mère.

Enfin, apr... congé et la... vingt ans et

Une lettre... signée par ce... « C'est avec... nir avec vou... depuis la mo... allons la voir... lever chrétie... Plaise au ciel... plus loin, je... sollicitudes de... bien attention... et le jour sac... n'a fait aucun... tation est inta... la donc préc... jamais a être... les jours en u... et prudente s... d'indépendanc... pour les cœur... Enfin, elle t

remplies d'émotions et d'ardents désirs de me voir réunie à elle. Cette échange de lettres déplut à ma tante. Non pas qu'elle voulut étouffer en moi le sentiment de l'amour filial. Mais elle m'aimait, cette chère tante, à l'égal de ses propres enfants ; elle me voulait instruite comme les siens, capable de fréquenter la société et elle savait que ma mère était incapable de me procurer ces bienfaits. Elle songeait à mon avenir et pensait aux dangers que je ne manquerais pas de courir sur cette terre de séductions et de plaisirs.

Cette manière de voir, je ne pouvais l'approuver. Le désir de voir ma mère me semblait si légitime ! De ce moment, nos rapports furent moins amicaux, moins ouverts. La vie me parut plus amère ; j'étais moins bonne, moins docile, ma tante s'en plaignait non sans raison, surtout lorsque je lui répondais sur un ton un peu cavalier : « Si vous n'êtes pas contente, renvoyez-moi à ma mère. »

Enfin, après bien des supplications et des prières, j'obtins mon congé et la permission d'aller demeurer avec ma mère. J'avais vingt ans et je partis sous la sauve-garde d'un ami de la famille.

Une lettre m'avait précédée de quelques jours ; elle était signée par cette même tante et contenait ces recommandations : « C'est avec peine, disait-elle à ma mère, que je viens m'entretenir avec vous de votre chère enfant, qui était devenue la nôtre depuis la mort de son père. J'ai le cœur navré à l'idée que nous allons la voir s'éloigner de nous. J'ai fait mon possible pour l'élever chrétiennement. Dieu ne l'a pas dépourvue de talents. Plaise au ciel qu'elle les emploie pour le servir. » Elle ajoutait plus loin, je cite ces lignes car elles dépeignent parfaitement les sollicitudes de ce cœur maternel dans cette circonstance : « Faites bien attention à ses compagnies, ne la laissez pas sortir le soir ; et le jour sachez où elle va car elle est sans expérience. Elle n'a fait aucun écart, aucune faute au milieu de nous ; sa réputation est intacte, car pour cela, j'ai eu une main de fer. Gardez-la donc précieusement comme un trésor que l'on n'expose jamais à être perdu. Priez le bon Dieu et la sainte Vierge tous les jours en union avec nous pour qu'elle se conserve pure, sage et prudente sur la terre d'exil où vous vivez, et dont l'esprit d'indépendance est bien dangereux pour la religion comme pour les mœurs. »

Enfin, elle terminait par cette pensée dont je garde un souve

nir vivace : « Ayez bien soin de cette chère Emma ; veillez à ce qu'elle accomplisse tous ses devoirs religieux, à ce qu'elle s'approche souvent des sacrements. Toute la famille vous dit avec moi : aimez Emma, soyez pour elle une mère bonne et chrétienne. Votre responsabilité est grande ; elle est à l'âge de s'établir ; sa renommée fera sa position. »

Le soir de ma première entrevue avec ma mère, plusieurs personnes étaient réunies dans un modeste logement de Woonsocket. Ma mère m'attendait avec impatience ; mais on l'avait empêchée de se rendre à la gare pour éviter une scène trop émouvante.

Je frappai à la porte et sans attendre de réponse, j'entrai, suivie de celui qui m'avait accompagnée. La nature avait parlé si fort que tout de suite, sans un moment d'hésitation, je reconnus ma mère. La montrant avec la main, je m'écriai : « C'est elle qui est ma mère ! » puis je courus droit l'embrasser, répétant : « Ma mère ; c'est vous qui êtes ma mère. » Elle me pressa tendrement sur son cœur, me couvrit de baisers et de caresses. Nous ne pouvions rien dire tant l'émotion nous suffoquait.

Les femmes pleuraient, les hommes pleuraient : tout le monde partageait notre émotion. Et il en fut ainsi pendant plusieurs minutes. Puis la conversation s'engagea, un peu gaie, un peu triste, mais tendre et affectueuse. Cette pauvre mère s'informait de mon voyage, de toute ma vie, depuis le moment où elle m'avait quittée. Et puis son cher fils Joseph ; où était-il ? Comment allait-il ? Était-il bien grand ? Avait-il toujours été bon garçon ? et ses paupières se mouillaient de larmes au souvenir de cet enfant chéri.

Naïve, je croyais un peu retrouver chez ma mère la belle maison de Saint-Hyacinthe. La pauvreté, je ne l'avais jamais vue de près. On m'avait bien dit que ma mère vivait pauvrement ; mais mon âme encore enfant confondait cette pauvreté avec une certaine aisance, au moins avec un peu de bien-être. Combien je fus désillusionnée ! Ma mère habitait dans un misérable galetas, sous un toit brûlant de chaleur en été, et froid en hiver comme une glacière. Un lit bien propre, mais modeste ; quelques pauvres chaises ; une table, c'était tout son ameublement.

Et il nous fallut coucher ensemble dans ce grenier. Oh ! ma pauvre mère comprit bien mon malaise. « Pauvre enfant, me

répéta-t-elle
pouvoir mien
vivre. J'ai u
toi seule. Al
ment. » Ma
fermer l'œil
vre. Elle tâ
espèces de di
« Moi, pensai
de nuits ma
vre mère ! »

Le lenden
j'éclatai en s
la même ch
insisté pour
nes à des am
moi-même ; s
ler avec moi
détériorant, r
pour mes jou
ma mère m'
oncle. L'offre
et d'autre. J
elle pendant
ne pourrais j

Grâce à Di
vée après not
alors ses étu
aussi connaît
point, et n'ava
surprise. Ell
ture cette nou
la maison en
l'âge de trois

J'étais à p
d'avoir quitté
en revoyant d
voulais de l'av
avoir dit adie
pu comme el

répéta-t-elle souvent, je voudrais bien être plus riche, afin de pouvoir mieux te recevoir ; mais ne dis rien, je te ferai bien vivre. J'ai un peu d'argent en banque et ce sera pour toi, pour toi seule. Allons, offrons notre cœur à Dieu et dormons paisiblement. » Ma mère eut quelques moments de sommeil. Je ne pus fermer l'œil : je sanglotais à l'idée de savoir cette mère si pauvre. Elle tâcha bien de me consoler, me promettant toutes espèces de distractions et de joies ; mais c'était plus fort que moi. « Moi, pensais-je, qui trouve ici la nuit si longue ; et combien de nuits ma mère n'y a-t-elle pas passées ! Pauvre mère ! Pauvre mère ! »

Le lendemain, l'émotion n'était pas terminée ; au déjeuner, j'éclatai en sanglots. Le midi, le soir, les jours suivants, c'était la même chose, tellement que ma mère eut regret d'avoir tant insisté pour m'amener auprès d'elle. Elle communiqua ses peines à des amis et leur disait souvent : « Oh, si je l'avais élevée moi-même ; si je l'avais habituée à vivre pauvrement, à travailler avec moi ! » Que faire dans ces angoisses ? Ma santé allait se détériorant, mon appétit était disparu à tel point qu'on craignit pour mes jours. Faisant taire alors sa tendresse maternelle, ma mère m'offrit, me conseilla même de retourner chez mon oncle. L'offre fut accepté, non sans serremments de cœur de part et d'autre. Je m'en voulais de la laisser, après avoir vécu avec elle pendant un mois ; mais d'un autre côté, je croyais que je ne pourrais jamais me faire à cette vie nouvelle.

Grâce à Dieu, une autre joie non moins sensible lui fut réservée après notre séparation. Joseph, son fils Joseph, finissant alors ses études au collège des Jésuites à Montréal, voulut aussi connaître sa mère. Ce cher enfant, elle ne l'attendait point, et n'avait pas été prévenue de sa visite. Grande fut sa surprise. Elle s'évanouit d'abord en apprenant à la manufacture cette nouvelle. Elle se releva promptement ; puis courut à la maison embrasser avec effusion celui qu'elle avait quitté à l'âge de trois ans. Lui aussi demeura un mois auprès d'elle.

J'étais à peine revenue à Saint-Hyacinthe, que je regrettais d'avoir quitté ma mère. Quelle lâcheté ai-je faite ! me disais-je, en revoyant de nouveaux ces somptueux appartements. Je m'en voulais de l'avoir laissée dans une si grande pauvreté, de lui avoir dit adieu pour cette unique raison. Pourquoi n'aurais-je pu comme elle manger le pain de l'exil ? De nouveau je

pris la résolution de retourner vers elle, mais cette fois d'une manière irrévocable et sans retour. J'irai travailler avec ma mère, me disais-je ; j'irai partager sa misère, j'irai lui fermer les yeux à ses derniers moments.

Et j'allai de nouveau partager les privations de ma mère pendant trois années. Le travail dès lors me parut moins fatigant ; cette vie pauvre moins triste. L'ennui ne vint plus assombrir mes journées. Ma mère était si bonne pour moi, si attentive à mes moindres besoins. Ensemble nous allions à la messe paroissiale et aux autres offices de l'église ; ensemble nous nous trouvions dans des soirées de famille qu'elle égayait toujours par sa voix douce et harmonieuse ; ensemble nous allions aux représentations données au profit de quelques bonnes œuvres ; ensemble nous visitions les quelques parents qui ne se trouvaient pas trop éloignés de nous. Notre portemonnaie était commun et Dieu sait le plaisir qu'elle éprouvait à m'être agréable, à m'acheter par exemple quelque toilette, quelques rubans, quelques fleurs.

Je suis pauvre, ma fille, tu le sais bien ; mais je ne veux te priver de rien, me disait-elle souvent. N'avait-elle pas même projeté plusieurs fois de m'amener en promenade avec elle au Canada ; mais Dieu ne lui réserva jamais ce bonheur.

Malheureusement cette vie commune ne devait pas durer longtemps. La peine, l'ennui, le travail des manufactures avaient épuisé cette constitution du reste fragile et délicate. Le 23 novembre 1893 elle partait pour l'hôpital de Woonsocket. Sa maladie, endurée avec la plus entière résignation et la plus grande confiance en Dieu, dura trois longs mois. Que de fois je fis le trajet de ma maison de pension à l'hôpital pour aller lui porter les consolations de mon amour filial. La pluie, le mauvais temps, rien ne m'empêcha d'accomplir ce devoir. Elle mourut le 14 février de l'année suivante, offrant à Dieu le suprême sacrifice de sa vie et celui de n'avoir pu revoir avant de mourir son fils Joseph.

EMMA.

AUX PRIERES

Mme Elmire Chaput, épouse d'Antoine Gervais, décédée à Sainte-Cunégonde.

Melle Rose-Anna Royal, décédée à Montréal.

Mme Sophie Goyer, mère de Mgr Lorrain, décédée à Saint-Martin.



E 30

Bo

vid

les sœurs Be
sœur Donat
sœur Médard
l'émission de
Grandeur rap
gloires de M
particulière
leurs saints e
qui caractéris

Malgré les
que trop sou
blie jamais
elle et n'oubl

Une premi
La douleur é
être les suppl

Puis, il y a
trépassé qu'il
Sauveur est r

La messe d
après la créat
pour l'âme d
d'expiation da

Celle du tre
trente jours la
dant trente jo
mort de Moïse

Enfin, nous
année, pourric
jour de leur tr
elle pas un dev
qui nous ont c

Quand on p
véritablement,
poussent à vivr
cesse le terme

PROFESSION RELIGIEUSE



LE 30 octobre dernier, centenaire de la naissance de Mgr Bourget, Mgr l'archevêque de Montréal présidait, à la Providence, Maison-Mère, une cérémonie religieuse, — à laquelle les sœurs Bertha Paquin dite sœur Amable, Marie Béland dite sœur Donata, Marie Pellerin dite sœur Lucas, Roselida Payant dite sœur Médard et Marie-Bibiane Julien dite sœur Zéphire, firent l'émission des vœux perpétuels. Dans le sermon de circonstance, Sa Grandeur rappela, en termes émus et éloquents, les œuvres et les gloires de Mgr Bourget et souhaita, en héritage, à la communauté, particulièrement aux nouvelles élues qui venaient de renouveler leurs saints engagements, l'esprit d'abnégation, de zèle et de sacrifice, qui caractérisait leur vénéré fondateur.

MESSES POUR LES DEFUNTS

Malgré les protestations du cœur, les morts, hélas ! ne sont que trop souvent oubliés ! L'Église seule, qui est la mère, n'oublie jamais ses enfants, même après leur mort. Faisons comme elle et n'oublions pas nos chers défunts.

Une première messe est dite le jour même de l'enterrement. La douleur étant dans toute sa vivacité, plus ferventes doivent être les supplications pour le soulagement du défunt.

Puis, il y a la messe du troisième jour. Nous souhaitons au trépassé qu'il sorte du purgatoire après trois jours, comme le Sauveur est ressuscité trois jours après sa mort.

La messe du septième jour, jour de repos pour le Seigneur après la création, et jour de repos pour l'homme, sollicite aussi pour l'âme des défunts le repos dans le ciel après six jours d'expiation dans le purgatoire.

Celle du trentième jour a pour but d'imiter Joseph pleurant trente jours la mort de son père Jacob, et les Hébreux qui, pendant trente jours aussi, ont gardé le deuil en souvenir de la mort de Moïse.

Enfin, nous avons les messes anniversaires. Comment, chaque année, pourrions-nous ne pas nous souvenir de nos défunts au jour de leur trépas ? D'ailleurs, la reconnaissance ne nous fait-elle pas un devoir de prier chaque jour de notre vie pour ceux qui nous ont consacré chaque instant de leur existence.

Quand on prie pour les morts, on prouve qu'on les aime véritablement, et ces messes, ces prières pour les défunts nous poussent à vivre plus chrétiennement, en nous rappelant sans cesse le terme final de toute vie humaine.

te fois d'une
ler avec ma
ui fermer les

de ma mère
moins fati-
ne vint plus
pour moi,
us allions à
; ensemble
elle égayait
semble nous
le quelques
ques parents
otre porte-
e éprouvait
ue toilette,

ne veux te
pas même
vec elle au
ir.

durer long-
res avaient
Le 23 no-
à maladie,
ande con-
fis le trajet
porter les
rais temps,
irut le 14
e sacrifice
ir son fils
EMMA.

décédée à

e à Saint-

Bibliographie

LE PRÊTRE, par l'abbé PLANUS, vicaire général d'Autun et chanoine honoraire de la Primatiale de Lyon. — 3 volumes in-18 jésus, brochés.

Un prêtre français fort distingué, M. l'abbé L. Planus, vicaire général de Son Eminence le cardinal Perraud, évêque d'Autun, vient de publier sous le titre de : *Le Prêtre*, un magnifique ouvrage qu'il convient de faire connaître au clergé canadien.

Le Prêtre de M. l'abbé Planus se divise en trois volumes et chaque volume comprend une retraite pastorale. Mais, c'est toujours, le long de ces douze cents pages et sans redite aucune, la même doctrine puisée aux sources inépuisables de l'Évangile ; toujours les mêmes trésors de théologie, d'histoire et de bon sens pratique ; toujours la même onction charmante, celle de saint François de Sales ; toujours le même langage, ravissant de clarté, d'élégance et d'harmonie.

Le premier volume, qui n'est, à tout prendre, qu'un éloquent commentaire du quinzième chapitre de l'Évangile selon saint Jean, est tout entier consacré à l'étude de la vocation sacerdotale. C'est une série de méditations et d'instructions sur l'idée synthétique et l'intelligence du sacerdoce, sur la méconnaissance et le traitement divin de la vie sacerdotale et les obligations personnelles du prêtre, sur les conditions de la vie du prêtre en ce temps-ci, sur Marie et le prêtre.

Le second volume, c'est tout le premier sans répétition d'aucune sorte. Même idée, même inspiration générale, même éloquence séduisante, même agencement extérieur. Le choix très spécial du sujet le distingue seul de son aîné. Nourri de la doctrine de Thomassin, M. l'abbé Planus étudie à fond et d'une manière superbe le sacerdoce de Notre-Seigneur, dont il établit théologiquement la réalité appuyée aux dogmes mêmes de l'Incarnation et de la Rédemption, dont il considère les manifestations diverses et les divers aspects.

Le troisième volume se compose de conférences ecclésiastiques, très pratiques et très simples. Ce sont, dans un style empreint d'une grande originalité, des entretiens familiers sur les obligations personnelles du prêtre ; je dirai plus, ce sont les causeries affectueuses et tendres d'un ami à un ami, les conseils sages et dévoués d'un frère à un frère.

L'ouvrage forme donc un ensemble très complet et très attachant. Tout est là, doctrine solide, prudence consommée, charité ardente, discrétion absolue. Bref, c'est une œuvre d'apôtre que *Le Prêtre* de l'abbé Planus !

HENRI DE MARTIN.